Case
FRC
8751

MdW 17620

Mirabeau le préside et ce grand scélérat &c. &c.

TOUT COULE,

OU

LA GALIMAFRÉE NATIONALE.

. . . . . .
. . . . . .
Capet & Mirabeau,
Couple infame & rebelle;
La Fayette & Bailly,
Barnave l'étourdi,
D'Autun faux converti,
Vous, Lameth l'infidèle,
. . . . . .
Vous coulerez auſſi,
. . . . . .
. . . . . .
Mais du haut d'une échelle.

A VERSAILLES;

Chez DURAPPORT, dixième maiſon de M. Lerouge Blanchi; à l'entreſol, entre les N. 5 & 6.

L'an II de l'inquiſition Clémentino-Jacobite.

THE NEWBERRY LIBRARY
CHICAGO

TOUT COULE,

OU

LA GALIMAFRÉE

NATIONALE.

HÉLAS! oui, ici bas tout coule, vérité bien dure, bien humiliante pour l'homme vain & préſomptueux ; mais quelque dure & humiliante que ſoit une vérité, elle eſt toujours préférable à une erreur.

Je ſuis grenadier dans la garde nationale volontaire pariſienne ; dois-je m'en faire gloire ? Je me tais. J'étois l'autre jour de garde à la priſon royale, (ici, je dois rendre hommage à la vérité, en avouant que toutes les fois que j'occupe ce poſte, qui eût été honorable en d'autres tems, je ſuis pénétré d'une ſecrette horreur de moi-même). J'étois donc de garde, & je la montois en vrai pariſien. Deux grandes boucles bien poudrées, bien

parfumées, s'échappoient en ailes de pigeon de dessous mon bonnet, ce qui faisoit que voulant prendre le ton & l'alure d'un guerrier Français, c'est-à-dire, d'un aimable officier des troupes de ligne, je présentois tout au plus la plaisante & ridicule image d'un digne soldat de mon digne général.

Mes armes luisoient comme de l'or; & comment ne luiroient-elles pas? je m'occupe tous les jours à les polir devant ma porte, au milieu de la rue; non qu'elles en aient grand besoin, ni la poussiere d'un champ de bataille, ni la fumée du canon n'en ont jamais terni le luisant, mais uniquement pour en faire une parade puérile, & les montrerà tous les passans. Mon habit d'un drap fin; & pourquoi l'aurois-je fait d'un gros drap? cela ne convient qu'aux troupes de ligne, qui sont mal chauffées, & souvent obligées de faire de longues marches & de pénibles campagnes au milieu des frimats; mais nous dont le service est plus voluptueux que pénible, nous qui brûlons, dans un seul corps-de-garde, plus de bois que n'en consume un régiment entier pour apprêter quelques légumes; nous qui ne sortons de nos remparts que pour aller à trois cents pas, au nombre de trente mille, & pré-

cédés d'une nombreuse artillerie pour mettre à la raison trois cents misérables ouvriers ; nous qui ne retournons de cette brillante expédition qu'avec la honte d'en ramener notre héros blessé & son aide de camp tué ; avons-nous besoin de nous précautionner contre l'intempérie des saisons ? Mon habit de drap fin répandoit au loin l'odeur... De la poudre à canon ? -- Oh non, lorsque le bruit couroit

Que du Germain les troupes fanfaronnes
Venoient du fond de leurs cités
Pour châtier nos tremblantes personnes ;
Et nous punir de tant d'atrocités ;
Lorsqu'on disoit que Bourbon l'indomptable,
Le preux Condé, Conti le fin matois,
Le vieux Broglie & le fougueux d'Artois,
Et des proscrits l'élite redoutable,
Venoient servir la querelle des rois,
Et renverser d'une main triomphante
D'un peuple fou l'idole décévante,
Vous eussiez vu chaque bleuet tremblant.
L'état-major, ce corps sage & prudent,
Avant d'agir, voulant savoir comment
On recevroit une telle incartade,
Fit proclamer, au bruit d'un tambourin,
Conseil de guerre, où tout républicain
Seroit admis. On s'assemble, & soudain
Le grand Motier commença la parade
Par ces propos : O vous, dignes soutiens

D'un pont briſé ; généreux citoyens ;
Que nul péril ne put jamais abattre ;
Quand vous étiez cinquante contre quatre ;
A vos grands cœurs faut-il donc rappeller
Ces champs d'honneur, ces plaines de Verſailles ;
Ce jour de gloire où vous fîtes couler
Sur le billot un ſang que vingt batailles,
Que mille aſſauts ont toujours reſpecté.
Le beau chemin à l'immortalité !
Dit un Caton : Grand benet, tu criailles :
S'il n'eſt pas beau, du moins il eſt aiſé ;
Il nous convient ; que le tems eſt changé ;
Nous regagnons nos paiſibes murailles,
Souls comme gueux, crottés, & triomphans.
Mais aujourd'hui les cruels Allemands
Veulent, dit-on, changer en funérailles,
En jour de deuil, nos ſuccès éclatans.
Des droits de l'homme ils ſont peu ſoucians.
Que faire, hélas ! & que faut-il réſoudre ?
Pour expulſer ces peuples mécréans ?
Las ! je ne ſais ; les Germains ne ſont gens
Qu'on faſſe fuir par l'éclat de la foudre ;
Ces enragés par l'odeur de la poudre
Sont allechés, & s'ils entrent ſéans,
C'eſt fait de nous. Ils nous enverront moudre ;
Ainſi qu'ânon... Or, écoutez l'avis
De Blondinet : Parfumons nos habits
D'ambre & de muſc, & ſi les ennemis
De nous chercher peuvent avoir l'audace ;
Poſtons-nous bien, choiſiſſons une place,
D'où le vent ſouffle, & porte ſous leur nez

Les puanteurs dont ſeront empreignés
Nos vêtemens. Vous verrez, je vous jure;
Tous ces guerriers en vermeille figure,
Qui, comme nous, n'ayant été nourris
Dans les parfums, le muſc & l'ambre gris;
Dans la moleſſe, ont peu d'un Adonis
Le tein tranſi, la face pâle & blême;
Les verrez fuir, croyant qu'un ſouffle impur
Combat pour nous, & par l'ordre ſuprême
Porte la peſte; eh bien, j'en ſuis très sûr,
Nos bataillons dans ce jour de victoire,
Sans dégaîner ſe couvriront de gloire;
Ils aiment ça. Là ſe tût, puis ſourit
D'un air vainqueur; & chacun applaudit;
Suivant l'uſage; & puis, comme étoit dit,
Le fait eſt sûr; & vous pouvez m'en croire;
Chacun s'en fut parfumer ſon habit.

Ainſi donc, comme tous ceux des autres, mon habit ſentoit le muſc. Le fuſil ſur l'épaule, le ſabre au côté, (je ne ſais pas ſi ce jour là j'avois des cartouches dans ma giberne) ferme comme un roc (nous étions en plein midi, & tout étoit tranquille), le dieu de la trace, les Céſar, les Condé, n'avoient pas l'air plus capable; ma fiere contenance auroit pu en impoſer, ſi elle n'eût été affectée.

La nuit vint, & le ſombre voile que ſon retour répand ſur toute la nature (il étoit

minuit, & j'étois en faction) fit naître en mon ame....., tranchons le mot, je veux être de bonne-foi jusqu'à la fin. Le silence qui régnoit par-tout me glaça d'effroi; ce n'est pas que j'aie été élevé dans le tumulte d'un camp; je n'ai jamais vu que les deux ou trois tentes qu'on avoit levées pour les Petits-Suisses au Champ-de-Mars, & que tous les moutons de Sainte-Geneviève venoient admirer des quatre coins de Paris; mais quand on est naturellement lâche, c'est une terrible chose que d'être seul au milieu de la nuit, & impitoyablement délaissé dans un endroit clos, à dix pas d'un nombreux corps-de-garde.

Je me promenois donc tristement; que le tems étoit changé! A midi les bons citoyens (je dis bons dans toute l'étendue du terme) admiroient avec complaisance mes cinq pieds onze pouces. Mon amour-propre (c'est l'appanage du parisien) en étoit flatté. J'étois énivré de moi-même; je m'adorois: mais à minuit, ne m'occuppant plus de personne, je m'occuppai de moi-même plus sérieusement. J'entrai dans ma guérite, pour réfléchir au rôle que je jouois dans ce moment. Gardien sacrilége! oppresseur de mon roi, du meilleur des rois; d'un roi dont la trop grande bonté m'avoit enhardi jusqu'à

l'outrager; voilà les titres dont j'osois m'honnorer à la face du ciel, & devant tout l'univers. Tout coule, telle étoit l'expression de mon ayeul, lorsqu'il vouloit dire que tout passoit, que tout se renouvelloit, que tout avoit un commencement, & que tout avoit une fin. Cette expression me revint dans ce moment, & fut la source de mille réflexions qui me ramenèrent dans la vraie croyance. Puissent-elles retirer de l'abîme, & rendre la lumière à un grand nombre d'honnêtes gens qui sont enrôlés sous les drapeaux sacriléges!

Comme bon français, on ne sera pas étonné de ce que j'ai joint par fois le plaisant au sérieux, le saint au profane, & de ce que je me suis écarté quelquefois de la grande route, pour courir les sentiers; je me suis toujours plû à m'égarer, c'est ma folie : malheureusement c'est aussi celle de ma nation.

Au moment de la conception universelle, l'Eternel dit à tous les animaux : Mes enfans, le beau jardin anglois que je viens de faire, je vous le donne; je l'ai fait exprès pour vous, dans mes momens de loisir; allez en paix, croissez, prospérez, multipliez & coulez, pour faire place à ceux qui viendront après vous.

Toi, mon cher Adam, tu ſeras mon enfant gâté; je veux faire pour toi plus que pour tous les autres. Je te donne la raiſon; hélas! un jour tu en abuſeras, en formant une aſſemblée nationale. Vous ne ſavez pas ce que ſignifie ce mot? Je le crois bien, vous ne faites que de naître, vous n'êtes pas encore des ſavans; je vais vous l'expliquer. L'aſſemblée nationale ſera un aſſemblage de foux de toute eſpèce, qui, ſe croyant plus que moi, ôteront le pouvoir à ceux à qui je l'ai donné, & porteront l'audace & la ſcélérateſſe juſqu'à vouloir détruire mon culte, briſer les autels que la reconnoiſſance m'aura élevés, & perſécuter ceux qui les ſerviront.

Cruel enfant! que de regrets amers
Me coûtera mon excès de tendreſſe!
Connois pour toi juſqu'où va ma foibleſſe!
Je te fais roi; règne ſur l'univers;
Donne des loix à tout ce qui reſpire;
Le monde entier ſera ſous ton empire;
Règne ſur-tout; les animaux divers
Reſpecteront ta volonté ſuprême.

Ici il y eut un peu de tumulte; les autres animaux, mécontens de cette préférence, entourèrent l'homme; & l'Eternel eut beaucoup de peine à mettre le hola. On remarqua que l'âne, ſur-tout, étoit furieux, & l'on craignoit

que ce cadet de famille, ne devînt un jour un mauvais ſujet comme le ſont tous ſes pareils. Lorſque l'on eut rappelé à l'ordre, la voix de l'âne ſervit de ſonnette en cette occaſion, & le Tout-puiſſant continua ainſi :

Voilà ta dot, tu vois combien je t'aime ;
Mon cher Adam, que te faut-il de plus ?
Une compagne ? Eh bien je te la donne.
Que des plaiſirs l'eſſein vous environne,
La volupté, chez elle, aura ſon trône ;
Mais dans ſes bras des deſirs inconnus,
Juſques alors conſumeront ton ame,
Et dans ton ſein une coupable flamme,
S'allumera pour corrompre le cours,
De ton bonheur : tu couleras tes jours,
Dans le malheur. Ce ſeroit belle choſe,
Qu'une compagne avec beauté de roſe,
De douce humeur, raiſonnable en tous points,
Humble ſur-tout ; mais malgré tous mes ſoins,
Quand je puis tout, ne puis la rendre telle ;
Je t'avertis, la tienne ſera belle ;
Mais auſſi fière & ſon ame rebelle,
T'inſpirera ; lors vous voudrez avoir,
Malgré moi-même, encor plus de pouvoir ;
Voudrez tout dire & voudrez tout ſavoir:
Voudrez briſer l'éternelle barrière,
Qui nous ſépare, & puis voudrez tout faire,
Et ferez tant, qu'à la fin ma colère,
Se déchaînant, ſous le poid du malheur
Vous gémirez ; mon fils, ô toi que j'aime !

Epargne - toi des siècles de douleur ;
Epargne - moi cet acte de rigueur,
Sinon pour moi que ce soit pour toi-même.

Hélas ! la prédiction ne fut que trop accomplie ; & comme dit le proverbe :

Toujours enfant gâté devient enfant ingrat.

Lorsque madame Eve tint son mari dans ses bras, elle l'enivra par ses caresses, & fit tant, qu'à la fin il se révolta contre son Dieu, à peu près comme le Français s'est depuis révolté contre son roi. La comparaison est juste. Notre prédécesseur, heureux dans les délices & dans l'abondance, voulut avoir encore plus, & être autant que son Dieu ; mais comme tout coule, il finit par ne rien avoir & ne rien être. Le Français aura le même sort. L'insensé ! il fait comme le chien de la fable, il lâchera le bien pour en poursuivre l'ombre. Tout coule, il enverra les dents, & n'attrapera que de l'air.

Cependant, le croiriez-vous ? Tout en faisant des bévues, ils font des chansons ; c'est encore une de leurs manies : déja ils chansonnent leur ridicule sénat ; ce qui prouve

qu'ils n'ont pas tout-à-fait perdu la raiſon ; & qu'un reſte de lumière pourra les retirer du bourbier.

Voyons comment les choſes coulent depuis la révolution. Hélas ! elles coulent du bien au mal.

AMOUR DE SON ROI.

J'en ai aſſez dit.

AMOUR DE LA PATRIE.

Il a coulé comme celui de ſon roi. La patrie ! hélas ! le Français

La preſſe dans ſes bras, *mais c'eſt pour l'étouffer.*

La France, ce beau pays, eſt pillée, ſaccagée, brûlée, dévaſtée, & infectée par des hordes de Cartouches déguiſés en triſtapates : mais, comme tout coule, ces brigands, après avoir vécu comme des Mandrins, finiront de même.

AMOUR DES LOIX.

Il n'y en a plus.

AMOUR DE SON DIEU.

Que de Judas ! que de Pierres ! l'impie

Poupart doit ſur-tout être diſtingué. Son Dieu !

Par-tout on le trahit, par-tout on le renie.

Que de calvaires en France ! celui de Saint-Euſtache, paroiſſe pariſienne, eſt le plus fameux de tous. Que de croix ! que de bourreaux ! que de Pilates ! Monſieur, entr'autres, ce frere indigne de notre bon roi, cet égoiſte, a déclaré que quelque choſe qui puiſſe arriver, il s'en lave les mains d'avance.

Assemblée Nationale.

Mon encre n'eſt point aſſez noire pour en faire un portrait qui approche tant ſoit peu de la reſſemblance.

C'eſt un canal impur d'où coule une leſſive.

C'eſt le Sanctuaire de l'iniquité. C'eſt un aſſemblage.. ,:. des Céſar ? Oh non, Céſar étoit un uſurpateur magnanime & vertueux, la lumière a toujours éclairé ſes actions ; mais ceux-ci ſont des Catilina, ils s'enveloppent des ombres de la nuit ; ils ne marchent que dans les tenébres ; ils trament en ſecret ; ce ſont des ſangſues ; ils ne ſe nourriſſent que de ſang ; ils veulent incendier l'état, & ne feront paroître la conſtitu-

tion qu'à la lueur des flammes. Un moment ; ils n'en ſont pas encore là, tout coule : Catilina fut découvert & puni, & ſes imitateurs, malgré le beau jour qui ſemble luire, ne ſeront pas plus heureux.

Tel, d'un ruiſſeau qui coule dans la plaine,
Les bords fleuris à ſon onde incertaine
Semblent promettre un cours toujours heureux :
Bientôt après, des rochers ſourcilleux
L'arrêteront ; & cette onde ſi fière,
Précipitant ſes flots impétueux,
Non loin de là finira ſa carrière,
Et croupira dans un étang bourbeux.

LA CONSTITUTION.

C'eſt un amas d'ordures, c'eſt une latrine qui, lorſqu'on l'ouvrira, infectera tout le royaume. Mais tout coule, & les vents qui s'éleveront, rameneront un air pur qui diſſipera la contagion.

LE CLUB DES JACOBINS.

Il eſt figuré dans l'antiquité, par cette ſcéne d'horreur où Catilina & ſes infâmes complices burent à la ronde, le ſang humain dans une coupe d'or, après avoir juré ſur

ce même sang de tout exterminer, afin de s'élever eux mêmes plus facilement.

Mirabeau le préside ; & ce grand scélérat,
Parvint à ce fauteuil par plus d'un attentât ;
Opprobre de la France, époux & fils ingrat ;
Escroc, empoisonneur, assassin, adultère,
Monstre que nous donna du très-haut la colère ;
Rebut de la Nature, est l'horrible chaos
Où Pandore remplit la boëte de nos maux.
Après sa mort, le feu, la terre, l'air & l'onde,
Réfuseront sa cendre ; & le cloaque immonde
Qui lui sert de répaire, est le seul coin du monde,
Digne de sa dépouille ; & comme on n'est pas sûr
Même après son trépas, que sans nous nuire il reste,
Il sera verniſſé, de peur que l'air impur,
Qui s'en exaleroit, ne nous donne la peste.

L'OR ET L'ARGENT.

Hélas ! si ceci dure encore quelque tems, ils couleront pour ne plus revenir.

Dans le gouffet de nos représentans,
L'or & l'argent précipitent leur course.
Quand on les paye à beaux deniers comptans,
De torches-cul on nous remplit la bourse.

LA COMMUNE.

Mille fois pis que l'assemblée nationale ; elle coule comme elle.

LA

LA MUNICIPALITÉ.

Pis encore que la commune. On l'a appellée à la barre de l'assemblée nationale ; il vaudroit beaucoup mieux la voir sous celle de C.... On dit que Mirabeau a remué le bourbier, il a eu tort.

Parmi fripons, on doit se respecter ;
Avant son hôte il ne faut point compter.

LA FAYETTE ET BAILLY

Malgré toutes les recherches des savans on n'est pas encore parvenu à les bien connoître ; & tout ce qu'on a pu recueillir sur leur compte, se reduit à dire que ce sont deux Sardanapales, deux monstres que les imbécilles ont admirés pendant quelque tems, tandis que les honnêtes-gens savoient à quoi s'en tenir. Mais comme tout coule, & qu'à la fin les monstres font horreur, ceux-ci approchent beaucoup du terme commun.

CONCLUSION.

Qu'arrivera-t-il de tout ceci ? Il arrivera qu'après avoir beaucoup fait souffrir les vrais citoyens, nous souffrirons encore plus nous-mêmes, car enfin tout coule, & chacun a

ſon tour. Je ſuis père de famille, & je fais des folies ; j'ai tort, je dois le bon exemple à mes enfans, & je vais le leur donner. Auſſitôt je quitte dans la guerite des armes pour leſquelles je n'étois pas fait ; je me dépouille d'un habit aviliſſant, & volant à la terraſſe du côté du quai, je me coule le long du mur, & je m'échappe ainſi pour ne plus ſouiller de ma préſence un lieu ſacré, puiſqu'il renferme mon roi. Trop heureux, ſi mon ſincère retour & mon dévouement à la bonne cauſe me font trouver grace devant mon ſouverain, qui un jour, je l'eſpère, reprendra tous ſes droits, & verra couler comme l'onde, tous les malheurs dont les méchans l'ont accablé.

Les Etourneaux, ou le Repentir tardif ;

APOLOGUE ORIENTAL.

Sur les bords brûlans de l'Afrique,
Certaine troupe d'étourneaux,
Bons citoyens, mais un peu trop badauds,
Fatigués du joug monarchique,
Tentèrent de le ſecouër,
Pour s'ériger en république :
Quelques vautours avides de régner,
Aux étourneaux ne ceſſoient de prêcher
Que la fécilité publique

Ne pouvoit s'établir que sur la liberté.
Par ces sermons persuadé,
Un beau matin, le peuple volatile,
Plus qu'à l'ordinaire imbécille,
Court aux armes, & dans l'instant;
Pies & geais en font autant;
Et dans leur fureur libertine,
Suivant en tout l'humeur mutine
Des chefs qui dirigent leurs coups,
Ils mettent sans dessus dessous,
Et brisent toute la machine.
Le légitime souverain,
Suivant son humeur pacifique,
Et n'ayant pas d'ailleurs la force en main,
Reçut la loi de cette troupe inique;
Et renonçant à ses droits les plus beaux,
Dans ses sujets reconnut ses égaux.
Les étourneaux victorieux,
Pour éterniser leurs conquêtes,
Les célébrèrent par des fêtes;
Mais les vautours toujours ambitieux,
Pendant que la troupe emplumée,
Se repaissoit d'une vaine fumée;
Les vautours, occupés d'objets plus sérieux,
Sur les débris du pouvoir monarchique,
Etablissoient sans bruit leur pouvoir despotique,
Sous le prétexte spécieux
De la félicité publique,
Dont se paroient ces factieux.
Enfin le peuple ouvrit les yeux,
Et reconnut sa balourdise,
Mais pour réparer sa sottise,

Les moyens lui manquoient : ſes tyrans furieux
Chaque jour reſſerroient ſa chaîne ;
Et de tous ſes forfaits portant la juſte peine ;
Plus que jamais il ſe vit malheureux.

Prophête de malheur, va s'écrier la bande bleue, ton apologue n'a pas le ſens commun, & nos bayonnettes ſauront nous préſerver du ſort funeſte des étourneaux. Imbécilles Pariſiens, leur dirai-je à mon tour, badauds reconnus pour tels dans toute l'Europe, vous vous croyez libres, & vous vous flattez de l'être toujours, au moyen de vos bayonnettes ! Mais êtes-vous libres en effet ? mais êtes-vous faits pour être militaires ? Non ſans doute, non, vous n'êtes pas libres, vous ne le ſerez jamais : être libre, c'eſt pouvoir diſpoſer de ſoi-même, de ſon bien, de ſa propriété ; c'eſt pouvoir faire de ſes facultés morales & phyſiques tel uſage qu'on juge à propos, pourvu qu'on n'enfreigne ni les loix, ni les coutumes qui ont force de loi ; & cependant ceux mêmes qui, par leur rang & par leur naiſſance ſemblent avoir des droits acquis à cette même liberté, des membres de la famille royale ſont traités comme des vils eſclaves ; on veut les retenir priſonniers dans leurs palais, quand des raiſons perticulières exi-

gent qu'ils aillent vivre dans un autre climat ! Vous êtes libres, & vous voulez confiner dans le royaume ceux que leurs affaires appellent ailleurs ! Parisiens, peuple vil & hébêté, serez-vous toujours badauds ? serez-vous toujours l'objet des sarcasmes de vos voisins ? Vous vous croyez libres, & sous l'habit bleu, sous cet uniforme que vous déshonorez, vous exercez dans Paris le despotisme le plus absolu ! est-ce que la liberté seroit exclusivement réservée à ceux qui portent le passe-partout de la nation ? En ce cas-là il faudroit vous regarder comme des tyrans, & vous traiter comme tels. Parisiens, vous n'êtes pas libres ; vous ne l'étiez pas sous un monarque bon & bienfaisant, vous ne pouvez pas l'être sous la domination de douze cents despotes subalternes, qui, pour se maintenir sur des trônes élevés par le crime & les fourberies, les cimenteront de votre sang, si vous venez à vous lasser de leur joug. Etes-vous libres, quand le club des Jacobins, plus sanguinaire que le tribunal de l'inquisition de Goa, suppose des intentions criminelles dans toutes les personnes qui, par leur rang ou leurs lumières, peuvent contre-carrer les projets abominables de cette horde de bri-

gands ? Etes-vous libres, lorſque votre comité de recherches ſe donne la torture, pour prouver que des gentilshommes, armés pour la défenſe de leur légitime ſouverain, vouloient attenter à la vie de la garde nationale, & lorſque cette garde nationale, ſemblable à une troupe de bêtes féroces, oſe porter ſes mains impures & ſacrilèges ſur la plus brave nobleſſe de l'univers, la traite de la manière la plus humiliante & la plus barbare, & pouſſe la cruauté juſqu'à conduire une partie de cette nobleſſe dans les priſons de l'abbaye Saint-Germain ? Etes-vous libres, quand votre municipalité, compoſée d'individus ſouillés de mille crimes, & préſidée par Bailly, perſonnage le plus plat & le plus inepte qui fut jamais, fomente, excite même des ſéditions, pour ſe faire valoir & ſe perpétuer dans la geſtion de vos affaires, qui n'en vont que plus mal, par la raiſon toute ſimple que celles de vos électeurs, vont le mieux poſſible ? Votre conduite ne prouve pas plus clairement l'exiſtence de la prétendue liberté dont vous croyez jouir ; & exiſtât-elle réellement, elle aura le ſort de ces vapeurs légères que le moindre ſouffle diſſipe, & il ne vous reſtera que le regret & le remords d'une infinité de

crimes que vous aurez commis inutilement, pour courir après une chimère. Oh! la plaisante liberté que celle dont vous croyez jouir! c'est-là le supplice de Tantale, qui meurt de soif au milieu d'un grand fleuve.

Mais je suppose pour un moment, que votre liberté ne soit pas un être de raison, croyez-vous que vos bayonnettes puissent vous la conserver? Des bayonnettes entre les mains de braves soldats, de vrais militaires, peuvent beaucoup, sans doute; mais entre les votres, elles ne sont pas plus à craindre que des joujous entre les mains des enfans; car toute prévention à part, vous n'avez pas plus de bravoure qu'il n'en faut, & personne n'ignore que la prudence est la vertu favorite des Parisiens. Tant qu'il ne faudra que passer des revues, monter des gardes, défiler des parades, vous vous prêterez d'autant plus volontiers, que l'orgueil, l'amour-propre & la vanité sont les bases de votre caractère, & les principaux mobiles de toutes vos actions; mais si l'ennemi se montroit sur vos frontières, s'il venoit assiéger le théâtre de vos exploits éphémères, aussi lâches dans le péril, qu'impudens & bravaches quand il n'y a rien à craindre, vous n'oseriez pas même sortir de

vos boutiques, & en vrais Parisiens, vous chanteriez :

AIR : *cœurs sensibles, cœurs fidèles.*

Quoiqu'ayant du militaire
L'uniforme extérieur,
D'exercer son ministère,
Ma foi, je n'ai pas le cœur ;
Je ne fais pas mon affaire
De la querelle à tretous,
Et d'ailleurs je crains les coups. *bis.*

Voilà, très-braves, très-belliqueux Parisiens, voilà précisément le langage que vous tiendriez intérieurement, & vous n'en resterez pas là ; car si vous n'étiez surpris, vous délogeriez bien vîte par une porte, tandis que l'ennemi entreroit par une autre ; & c'est de vous que Phedre a dit :

Lingua ventosa, pedes fugaces.

Il est vrai que Royal Bonbon, & Royal Roupie-Pituite, commandés par le vaillant héros Blondinet, feroient bonne contenance ; & je défie tout l'univers de faire plier deux corps aussi bien disciplinés, aussi aguerris, & ayant à leur tête l'homme le plus intrépide du royaume, pourvu toutefois qu'il n'y ait

pas de danger, ou que le champ de bataille ſoit une toilette.

On lit dans un ouvrage intitulé les Invincibles :

Notre ami la Fayette
Eſt un ſingulier général :
Il fait un tapage infernal,
Quand nul danger ne menace ſa tête ;
Il ſait même ſous main cauſer du bachanal ;
Pour avoir l'air de faire une conquête,
En l'appaiſant par ſon ton martial,
Et pour qu'à ſon retour, chacun lui faſſe fête ;
Mais dans l'amoureux tête-à-tête,
Motier n'eut jamais ſon égal ;
Auſſi bien, plus d'une fillette,
Qui de ce preux & galant général,
A le buſte dans ſa toilette,
Aimeroit beaucoup mieux avoir l'original ;
Tel qu'on l'a vu ſouvent dans le boudoir royal.

Eh bien, j'en conclus que Blondinet étoit plutôt fait pour être étalon dans les harras d'Andalouſie, que Commandant général d'une garde nationale ; il eſt vrai que s'il ne défend pas très-courageuſement la liberté dont vous vous targuez, & la nation françaiſe, du moins n'oublie-t-il rien pour contribuer à la génération future, & donner des défenſeurs à Targinette. Puiſſent-ils être plus braves que

leur père, & plus clairvoyans que celui de cette fille informe.

Souvent au plus groſſier menſonge je mêle un air de vérité.

Je ſortois de l'aſſemblée prétendue nationale, la tête remplie de rapports & de projets, tous plus ridicules les uns que les autres; indigné du déſordre ſcandaleux qui y règne, & des opérations meſquines qu'on y fait, je rentrai chez moi, & je me mis au lit, dans l'eſpoir de me dédommager dans les bras de Morphée, des tranſes cruelles que quelques orateurs de nouvelle fabrique m'avoient fait eſſuyer pendant la ſéance.

J'étois à peine endormi, que je crus être ſur la frontière de Lorraine. Etonné d'avoir fait tant de chemin en ſi peu de temps, je cherchois à débrouiller mes idées, à me reconnoître, lorſqu'un bruit confus, & ſemblable à celui d'un torrent qui ſe précipite du haut d'un rocher eſcarpé, me tira de l'eſpèce de léthargie dans laquelle j'étois enſeveli; je levai la tête, & un épais tourbillon de pouſſière m'annonça quelque choſe d'extraordinaire. Quoique devenu très-poltron depuis mon ſéjour à Paris, je fus inacceſſible à la crainte; & m'aſſeyant au pied d'un arbre,

j'attendis, avec une eſpèce d'impatience, que le nuage ſe diſſipât, pour diſtinguer plus aiſément ce que c'étoit : mon cœur battoit avec rapidité ; mais ſes mouvemens précipités étoient l'effet d'une joie ſecrette, dont je démêlai la vraie cauſe, lorſque la proximité des objets découvrit à mes yeux une armée françaiſe.

A cette vue, je me précipitai au devant d'elle, & je reconnus bientôt tous les illuſtres malheureux qui ont été les victimes de la révolution & de la rapacité inſatiable des monſtres dont eſt remplie la ménagerie nationale.

Le Comte d'Artois, digne rejeton de Louis XIV, marchoit à la tête, & ſe faiſoit remarquer par ſon air martial, autant que par les marques extérieures de ſa naiſſance. Condé & Broglio, toujours grands par leurs qualités perſonnelles, toujours dignes de leurs auguſtes ancêtres, marchoient aux côtés du prince, & étoient ſuivis d'une foule de braves gentilshommes volontaires, qui avoient juré de répandre juſqu'à la dernière goûte de leur ſang pour faire triompher la bonne cauſe.

Je m'approchai du Comte d'Artois, avec l'aſſurance de l'honnête homme, & mettant

un genoux en terre, grand Prince, lui dis-je, daignez recevoir ſous vos drapeaux un français qui n'a jamais ceſſé de l'être, puiſqu'il n'a jamais porté la livrée des tyrans qui oppriment ſa patrie. A ces mots, le Prince me releva avec bonté, & m'ayant fait donner l'uniforme verd, il fit continuer la marche.

Dans la route, toutes les villes venoient ſe ſoumettre au Comte d'Artois, qui recevoit leurs ſermens au nom du Roi; & les payſans, dans des tranſports d'allégreſſe, chantoient à tue-tête :

Ah! ça ira; ça ira, ça ira,
Le comte d'Artois vient ſauver la France;
Ah! ça ira, &c.
Le bon roi Louis s'en réjouira;
Droit à Paris le jeune prince s'en va,
Bientôt pat-tout le bon ordre renaîtra;
Ah! ça ira, ça ira, ça ira,
Réjouiſſons-nous & faiſons bombance;
Ah! ça ira, &c.
De tous les brigands on nous vengera:
Le club Jacobin s'en repentira;
mais le parti noir en triomphera.
Chantons, célébrons d'avance
Le bien que d'Artois fera.
Ah! ça ira, ça ira, ça ira,
Le comte d'Artois vient ſauver la France;
Ah! ça ira. &c.
Le bon roi Louis s'en réjouira.

Enfin, nous n'étions plus qu'à quelques cents pas de Paris, lorſque le peuple, toujours bon, toujours fidèle à ſes Princes, quand des ſuggeſtions diaboliques ne l'égarent pas, vint en grande foule au devant de notre armée, demandant grace, & jurant une fidélité éternelle à ſon légitime ſouverain. Le Prince, auſſi généreux que ſenſible, ne put réſiſter à ſon cœur qui plaidoit pour les ſupplians, & leur pardonna d'avoir été leurs inſtrumens aveugles d'une troupe de factieux dont il ſe promettoit de faire un exemple mémorable.

Mais au premier bruit de notre arrivée, toute la garde nationale, fidèle à ſon caractère de frivolité & de poltronnerie, jetta lâchement les armes, & quittant juſqu'à l'uniforme, de crainte d'être reconnue, elle ſe ſauva à toutes jambes, & nous laiſſa la liberté d'entrer dans la ville, tambours battans, enſeignes déployées.

L'aſſemblée prétendue nationale auroit bien voulu ſe dérober à la vengeance du Comte d'Artois; mais par un amour-propre mal entendu, elle voulut imiter le ſénat de Rome; & affectant la grandeur d'ame qui ne convient qu'à une conſcience pure, elle ſe laiſſa inveſtir par une armée, qui auroit brûlé la ſalle &

tous les Députés, si le Prince, qui ne vouloit pas confondre les innocens avec les coupables, ne se fut opposé à l'exécution de ce projet. Un détachement entra dans la salle par son ordre, & se saisit des enragés qui, dès le jour même, furent lanternés dans les différens quartiers de Paris, en punition des forfaits que leur ambition & la soif de l'or leur avoient fait commettre.

J'en étois à de mon rêve, lorsque me réveillant en sursaut, je me trouvai couvert d'une sueur froide, & tombai dans une mélancolie, qui depuis ne m'a pas quitté, & qui semble me préſager des malheurs encore plus funestes que ceux dont mon rêve m'a rendu le témoin.

Rentrez en vous-mêmes, imbécilles Parisiens, examinez votre conduite depuis deux ans, vous conviendrez que mon rêve peut fort bien se réaliser, & que vous seriez encore trop heureux d'en être quittes à si bon marché.

LES ÉVÊQUES A LA DOUZAINE.

PASSANT, il y a quelques jours, dans la rue St.-Honoré, j'apperçus devant l'église

de l'oratoire une foule de casques de laine & de tabliers rouges ; qui me firent juger que tous les honnêtes gens de la hâlle & des fauxbourgs s'étoient rassemblés à l'occasion de quelque fête civique à leur manière ; la curiosité me fit approcher, & ayant distingué dans un coin un homme bien couvert, qui ne paroissoit pas prendre beaucoup de part à la joie grossière et insultante de cette canaille, je m'adressai à lui de préférence, pour savoir au vrai ce dont il s'agissoit. Monsieur, lui dis-je, puis-je, sans indiscrétion, vous demander ce qui attire ici tant de monde ? -- C'est pour assister au sacre de douze calotins, qu'on a mîtrés & crossés, en récompense de ce qu'ils ont trahi leur ordre, & fait le plus de mal qu'ils ont pu à ceux de leurs confrères, qui, par honneur & par délicatesse, ont refusé de se prêter aux vues ambitieuses de quelques individus, qui ont usurpé le souverain pouvoir, & qui disposent de tout selon leurs caprices & leurs intérêts. -- Pourriez-vous me dire leurs noms ? -- Non Monsieur, je ne les connois pas, & quand même je les connoîtrois, je ne vous les dirois pas, pour ne pas souiller ma bouche ; car prononcer le nom de ces parjures, seroit,

ſelon moi, prononcer un blaſphême. -- Mais il me ſemble, Monſieur, que vous vous laiſſez emporter par l'eſprit de parti ? — Non Monſieur, la juſtice ſeule m'inſpire, & ſi mes expreſſions ſont un peu fortes, c'eſt que l'indignation me les arrache. En diſant ces paroles, mon homme diſparut dans la foule, craignant ſans-doute d'avoir été entendu par quelqu'un des nombreux citoyens très-actifs qui nous entouroient ; il faut convenir que ſa prudence étoit, on ne peut pas mieux placée ; car de l'humeur dont vous êtes, braves Pariſiens, vous auriez ſaiſi, à la volée, cette occaſion de donner plus d'éclat & de célébrité à la fête, en accrochant à la première lanterne, un honnête homme, qui ſe donnoit les airs d'uſer d'une liberté dont vous prétendez jouir excluſivement.

LE LENDEMAIN DE LA FÊTE.

Point de fête qui n'ait ſon lendemain, après l'Oratoire, c'étoit le tour de Notre-Dame ; le hazard me conduiſit là, comme il m'avoit conduit dans la rue St.-Honoré.

En ſortant de la rue du Machér-neuf, je vis que toutes les rues de Notre-Dame étoient obſtruées d'habits bleux, & d'une foule innombrable

nombrable de canaille de toute eſpèce. Je fus violemment tenté de paſſer outre, pour ne pas m'expoſer à l'air infect & puant qui s'exhaloit de ce cloaque infernal ; mais, réflexion faite, voyons, diſ-je en moi même, ſi je ne trouverai pas aujourd'hui quelque original, capable de dire ſans déguiſement ſa façon de penſer ſur ce qui ſe paſſe ici.

Je fends la foule, &, à force de coudoyer à droite & à gauche, je parvins à la porte de l'égliſe où j'entrai ſans difficulté, parceque je ſuis lié d'affaires avec celui qui y faiſoit ſentinelle. Je fus d'abord frappé de la plus ſingulière muſique qu'on ait jamais entendue. Cinquante ou ſoixante muſiciens jouoient des airs martiaux, & tiroient de leurs inſtrumens des tons aigres & faux, qui, joints à la toux perpétuelle & cadencée des Royal-pituite, auroient fait rire l'homme le plus ſérieux ; Je m'en amuſai pendant quelques inſtans ; mais ne perdant pas mon objet de vue, je cherchai des yeux quelqu'un avec qui je puſſe cauſer ſur la nouvelle du jour. A force de promener mes regards, je découvris dans une des tribunes, l'ancien curé de St.-Severin il étoit déguiſé de manière à ne pouvoir être reconnu que par ſes amis intimes.

Je monte à la tribune, & m'approchant

de ſon oreille, quel motif, lui diſ-je, vous attire ici ? -- Le même, ſans-doute, qui vous y amène : la curioſité. Mais vous vous expoſez, curé, & vous avez bien fait de prendre ce déguiſement. -- Ce n'eſt pas que je craigne les pariſiens, je les mépriſe trop, pour qu'ils puiſſent m'inſpirer de la crainte, & ſi je ne ſuis point venu avec les marques extèrieures de mon état, c'eſt moins pour échapper au danger, que pour ne pas me donner en ſpectacle. -- Quel eſt, mon cher curé, le but de cet étalage de muſique & de cérémonies ? comment, eſt-ce que vous l'ignorez, c'eſt l'inſtallation d'un loup dans la bergerie. L'homme ordinaire ſe cache pour faire une ſottiſe, il met toute ſon étude à l'envelopper des ombres du ſecret ; mais le pariſien, qui non ſeulement a ſecoué les préjugés, mais même a renoncé à ſa propre eſtime & à celle des autres, affecte de donner une ſorte d'authenticité à ſes forfaits les plus atroces ; il n'avoit cependant pas beſoin de ces moyens pour s'attirer le mépris de ſes voiſins, c'eſt un ſentiment qui lui eſt acquis depuis long-tems dans l'eſprit de tous ceux qui ſavent apprécier les hommes & leurs actions. -- Vous appellez l'évêque de Lyda, un loup, cependant l'opinion publique lui

accorde la qualité d'honnête homme, & je crois qu'il la mérite effectivement. -- Je conviens qu'il s'eſt conduit pendant long-tems de manière à faire croire que la probité étoit le mobile de toutes ſes actions ; un ambitieux qui veut parvenir à ſon but, prend toujours le maſque de l'hippocriſie, & c'eſt ce qu'a fait le ci-devant évêque de Lyda ; mais pouvez-vous regarder comme honnête homme celui qui fait un ſerment, qu'il ſait être contraire aux loix fondamentales de la religion, & qui n'a pas honte d'accepter une dignité de la hiérarchie de l'égliſe, pendant la vie du légitime titulaire ? ce ſeroit renverſer tous les principes reçus & innés, & je doute fort que la horde légiſlatrice parvienne jamais à opérer ce boulverſement dans les idées. -- Sur ce pied-là, la claſſe des frippons eſt la plus nombreuſe ; & s'il y faut comprendre tous ceux que la conviction ou la déférence ont porté à prêter le ſerment, bientôt la probité ne ſera plus qu'un mot vuide de ſens, parmi les individus de votre ordre. -- Oui, ſans-doute, & il n'y a rien là qui m'étonne ; il n'y a pas de contagion pire que celle de l'exemple, & quand l'aſſemblée nationalle commet elle-même toutes ſortes de crimes il eſt tout ſimple, il eſt même naturel que

les particuliers & les parisiens sur-tout, qui sont de vrais singes, se livrent aux excès de tous les genres. Curé, curé, l'humeur se met de la partie. -- Non, mon ami, & vous conviendrez aisément de tout ce que je vous dis, si vous voulez vous donner la peine d'y réfléchir; au reste, vous ne voyez ici qu'une partie de la fête, & ce soir, une illumination brillante doit y mettre la dernière main. -- Une illumination! & pourquoi? -- Pourquoi? c'est que comme on craint que le St.-Esprit ne soit pas prodigue de ses lumières envers le nouvel évêque, la municipalité qui est toute puissante, veut y suppléer au moins par les lumières matérielles.

Pendant ce dialogue, tout le cortège avoit défilé; je quittai le curé, & réfléchissant sur ce qui s'étoit passé depuis le commencement de la révolution, je fus forcé de convenir avec moi-même, que si on lanternoit tous ceux qui l'avoient mérité, les trois-quarts des parisiens n'auroient pas lieu d'être tranquiles,

Encore une SOTTISE.

Et ce ne sera pas sûrement la derniere;
Quand on est en si beau chemin,
On ne s'arrête pas soudain,
Et sans regarder en arrière,
Jusqu'au bout on parcourt la carrière.
Mais comme il faut que tout ait une fin;

Bailli le Long ; ce délateur moderne,
Qui n'eſt au fonds qu'un aigre-fin,
Pourroit fort bien, quelque matin,
Recevoir les honneurs... De quoi ? De la lanterne.

Ce ſeroit lui rendre la juſtice qui lui eſt due, car on en a lanterné qui ne le méritoient pas comme lui ; mais pour bien faire, il faudroit lui donner pour accolytes, tous les electeurs & municipaux qui ne ſont qu'un tas de frippons & d'eſcrocs, occupés nuit & jour à s'enrichir aux dépens du tiers & du quart & qui pillent à tort & à travers, parce-qu'ils ſont aſſurés de l'impunité. Encore s'ils ſe bornoient aux déprédations de nos finances ! mais ils nous expoſent à être maſſacrés par la horde innombrable de coquins à leur ordres, qui inondent tous les quartiers de Paris.

Il me ſemble que l'eſprit de vertige ſe ſoit emparé de toutes les têtes françaiſes, & des pariſiennes ſur-tout ; la France n'eſt bientôt plus qu'un *bedlam* univerſel, rempli de fous & d'aveugles, de brigands & d'imbécilles. Non contente des nombreuſes bévues qu'elle entaſſe journellement les unes ſur les autres, la municipalité de Paris, qui devroit être le centre des lumières & de la ſureté publiques, vient de faire publier une proclamation qui défend de porter des cannes à épée & à ſabre,

sous le spécieux prétexte, qu'étant des armes cachées, on ne peut pas être en garde contre ceux qui en sont munis. Je voudrois au moins que la municipalité fut conséquente une fois en la vie ; & qu'elle ne fût pas toujours en contradiction avec elle-même. Depuis plus d'un mois, elle fait faire des visites nocturnes dans les hôtels garnis, pour s'assurer s'il n'y a pas des gens sans aveu ; elle a donc des raisons de croire qu'il en existe dans Paris, & elle veut ôter aux honnêtes gens tout moyen de défense, en cas d'attaque de la part des mal intentionnés, en leur défendant de porter des cannes à épée ; mais la municipalité a-t-elle fait réflexion que c'est encourager les coquins ; que c'est leur dire : ne craignez rien, tentez tout ce que la rapacité & la malice vous suggèreront, ils sont désarmés ? ô parisiens ! serez-vous toujours aveugles ? rien ne pourra-t-il déchirer le voile qui cache à vos yeux les vrais motifs de la municipalité ? on vous prohibe le port d'armes, sous prétexte que vous pouvez faire un usage perfide ; mais c'est pour vous livrer pieds & mains liées, à ceux qui cherchent à vous détruire. On vous défend d'être armés, quand vous êtes en habit bonrgeois, & sous l'uniforme, on vous laisse porter sabres &

épées, comme si un militaire ne pouvoit pas être un insigne frippon, comme si un habit bleu étoit un brévet de probité. Ah! si l'on pouvoit scruter les cœurs, si l'on pouvoit distinguer ceux d'entre vous qui ne sont pas dignes de porter l'uniforme, votre armée nationale seroit réduite à bien peu de chose. Le tems viendra, & ce tems n'est pas éloigné, où chacun sera traité selon ses œuvres ; alors vous serez fâchés de n'avoir pas suivi les conseils de vos véritables amis, mais vos regrets seront inutiles, le mal sera fait, & le sera irrévocablement.

Cependant rien n'est désespéré, vous pouvez encore remédier à tout, vous en avez les moyens & le pouvoir. Cassez votre municipalité, qui vous dupe ; dissolvez l'assemblée nationale, qui ne travaille que pour son intérêt personnel ; chassez de votre milice nationale, dégradez ceux qui sous un extérieur hounête, ne sont, au fonds, que les agens cachés des divers partis qui déchirent la France ; rendez à votre légitime souverain les droits sacrés & imprescriptibles dont vous l'avez dépouillé. A ce prix, vous pourrez vous réhabiliter aux yeux de l'Europe ; vous pourrez recouvrer cette considération dont vous avez joui pendant tant de siécles. Mais si

vous persistez dans votre entêtement, dans votre aveuglement, je vous prédis la destinée la plus funeste. Victimes de votre enthousiasme pour un fantôme de liberté, vous tomberez dans un esclavage infiniment plus dur que celui dont vous vous plaigniez sous l'ancien régime. Opprobre de l'univers entier, rebut de l'humanité, la honte, le mépris seront votre unique partage, & vous boirez jusqu'à la lie la coupe du malheur que vous aurez préparé de vos propres mains.

Explication des figures de l'estampe.

Mirabeau, avec les attributs de la présidence. La figure à droite, la renommée publiant les forfaits des manégistes. Celle à gauche, Philippe Capet sous la figure d'une harpie, tenant d'une main la tête de la Reine, & de l'autre le sceptre, unique but de son ambition; il a la queue embarassée dans une roue, qui auroit dû être la juste punition de ses crimes. Au-dessous sont les deux Lameth abattant le poteau royal, sous la figure de deux tigres; & Motier jouant un rôle équivoque, & attendant l'événement pour se décider. Au pied du bûcher, l'évêque d'Autun faisant amende honorable à la religion, avant d'être brûlé, comme apostat. De l'autre côté, un enfant faisant des boules de savon, symboles de la constitution. Sur la même ligne, le comité des recherches, & Bailly le long, ayant l'échappe nationale en sautoir, en attendant qu'on la lui mette autour du col. Devant lui, Target, avec une tête d'âne, voyant à regret la constitution, s'en aller en fumée. Au-dessus de lui, Targinette sa fille, tombant du haut d'un rocher, malgré les efforts du lion Barnave, qui la déchire pour la retenir; l'autre lion en-dessous, figure le pouvoir monarchique, attendant Targinette pour la dévorer.